

VILLAGE DE FOREZ

Cahier d'histoire locale - Association des
usagers du Centre Social de Montbrison (42)

N° 48 septembre 1991

- p. 2 La société des amis du musée d'Allard anima Montbrison
au début du demi-siècle.

Marguerite-V. FOURNIER

- p. 6 Les fonds anciens des bibliothèques : l'exemple de la
bibliothèque municipale de Saint-Etienne.

Jean-Guy GIRARDET

- p. 11 Le plafond peint de l'ancien hôtel de Turge (actuelle
institution de la Madeleine) à Montbrison.

Claude LATTA

- p. 23 Journée "Portes ouvertes" au château... Le retour à Ecotay
après leur mariage, du vicomte et de la vicomtesse de Meaux
(1858)

Jean CHEZE

- p. 22 Bibliographie forézienne.

Claude LATTA

- p. 24 Nouvelles publications.

VILLAGE DE FOREZ : Bulletin trimestriel.

Siège social : Centre Social de Montbrison
Rue Puy-du-Rozeil
42600 MONTBRISON

Courrier-coordination : Joseph BAROU
Directeur de la publication : Claude LATTA

Dépôt légal : 4^{ème} trimestre 1991
Impression : Centre départemental de documentation pédagogique
de la Loire, St-Etienne.

LA SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE D'ALLARD ANIMA MONTBRISON
AU DÉBUT DU DÉMI-SIÈCLE

En 1947, une jeune femme diplômée de l'École du Louvre, Gilberte Martin-Mery, était nommée conservateur du musée d'Allard. C'était une nouveauté à Montbrison où personne encore n'avait brigué ce titre ; aussi fut-elle accueillie avec scepticisme par certains de nos compatriotes persuadés que le "cabinet d'histoire naturelle" de M. d'Allard ne nécessitait pas une telle présence.

C'était compter sans le dynamisme et l'opiniâtreté de Mlle Martin-Mery qui, non contente de réorganiser le Musée, alors installé au second étage de l'hôtel d'Allard dans des pièces exiguës, conçut l'audacieux projet de susciter dans la ville une renaissance artistique.

Et ce fut la création d'une association culturelle qui prit le nom de Société des Amis du Musée d'Allard dont le premier président fut maître Aimé Brassart, remplacé par la suite par M. Jean Couturier, l'industriel minotier bien connu à Montbrison. On trouve aussi les noms de MM. Baudier, secrétaire de la société et Gabriel Brassart qui devait, quelques années plus tard, remplacer Mlle Martin-Mery au poste de conservateur... Tous ces visages ont aujourd'hui disparu, à part celui de Mlle Martin-Mery qui fit une brillante carrière au musée de Bordeaux et est actuellement à la retraite.

Les manifestations se succédèrent à une cadence rapide. On peut les diviser en trois groupes : les expositions, les conférences, les concerts.

En voici une brève rétrospective :

LES EXPOSITIONS

Du 12 octobre au 5 novembre 1947, l'exposition de peinture "De l'impressionnisme à nos jours" réunit dans l'ancienne chapelle des Oratoriens, Salle du conseil général à la sous-préfecture, plus de cent toiles venues du Louvre, des musées de Lyon et de St-Etienne, provenant aussi des collections particulières, rassemblées au prix de multiples et tenaces démarches par le conservateur du musée de Montbrison.

Manet, Monnet, Pissaro, Sisley, Van Gogh, Gauguin, Utrillo, Picasso, et tant d'autres parmi les peintres les plus célèbres attirèrent des centaines de visiteurs. Pour ses débuts, la jeune société connut une magnifique réussite qui lui fut un précieux encouragement pour l'avenir.

Le 11 avril 1948 marqua l'ouverture à l'hôtel d'Allard de l'exposition consacrée à "La révolution de 1848". Son inauguration eut lieu à la suite de la célébration officielle, sous la présidence de M. Georges Bidault, du cen-

tenaire de la révolution pour lequel Montbrison reprit (pour un jour seulement) son ancien titre de préfecture de la Loire.

On y trouvait réunies dans une présentation parfaite, des pièces documentaires provenant des archives des départements du Rhône et de la Loire, des musées de Paris, Lyon, St-Etienne : affiches, journaux, gravures, manuscrits, peintures, sculptures, souvenirs de famille, etc. Les caricatures de Louis-Philippe, Daumier en tête, amusèrent fort les nombreux visiteurs...

Du 28 novembre au 19 décembre 1948, une magnifique réalisation rassemble à l'orangerie du jardin d'Allard, sous le titre : "Six siècles de mobilier", les pièces les plus belles et les plus caractéristiques de l'histoire du mobilier à travers les âges. C'est plus qu'une exposition : c'est une reconstitution... une résurrection !

De la chambre du Moyen Age à la salle à manger ultra-moderne, en passant par le cabinet de travail du Grand Siècle (avec son bureau dit de Colbert, en palissandre et bronzes), le boudoir Louis XV, avec sa commode et son secrétaire de dame en marqueterie, les salons Louis XVI, Directoire et Empire, les visiteurs sont dans l'émerveillement et l'exposition doit être prolongée bien au-delà de ses limites.

En octobre 1949, Montbrison obtient d'être placé sur le parcours de l'"Exposition circulante des tapisseries". On peut admirer à l'Orangerie les chefs-d'oeuvre des grands tapissiers contemporains : Lurçat, Picart-Ledoux, Saint-Saëns, ressuscitant la technique des maîtres lissiers du Moyen Age.

La rétrospective montre d'intéressants spécimens de l'art de la tapisserie à travers l'histoire, art bien français par lequel notre peuple s'est constamment exprimé.

Du 28 décembre 1950 au début de février 1951, "l'exposition des chefs-d'oeuvre des collections foréziennes" réunit à la sous-préfecture des pièces rares et splendides, la plupart prêtées aux Amis du musée par les propriétaires foréziens dont elles constituent le patrimoine artistique. Toutes les époques sont représentées, des primitifs aux impressionnistes : l'école ombrienne, l'école de Florence, l'école du nord de la France, l'école anglaise, l'école hollandaise, l'école flamande, etc. Des grands noms émergent : ce sont ceux de Murillo, de Mignard, de Philippe de Champaigne pour le XVIIe siècle, de Tocqué, de Boucher, de Watteau, de Fragonard, de Quentin de La Tour, de Pater pour le XVIIIe siècle ; de David, d'Isabey, de Millet pour le XIXe ; de Claude Monet chez les impressionnistes...

La société des Amis du musée d'Allard a accompli un effort magnifique dans le but de faire connaître des oeuvres de grands maîtres qui font partie de notre patrimoine artistique et spirituel.

Enfin, le 27 décembre 1951 s'ouvrait au musée l'exposition "Vieux ménages, vieux métiers" qui avait pour but de faire revivre des usages oubliés et de remettre à l'honneur quantité d'objets que l'on trouvait autrefois dans les ménages et dans le commerce mais dont personne ne connaissait plus la véritable destination.

A cette époque, Mlle Martin-Mery avait quitté Montbrison et c'est M. Gabriel Brassart, notre érudit compatriote, conservateur des antiquités et objets d'art du département de la Loire, qui lui avait succédé au musée d'Allard.

Il prit beaucoup de plaisir à organiser des visites commentées de l'exposition et à faire découvrir à ses compatriotes, particulièrement aux enfants, le langage de ces humbles objets de tous les jours qui avaient embelli la vie d'autrefois au pays de Forez.

LES CONFERENCES

L'activité de la société des Amis du musée d'Allard se manifeste aussi par des conférences données par des personnalités du monde de la culture et des arts.

Le 10 janvier 1948, dans la salle des fêtes du collège technique, M. Germain Bazin évoquait magistralement "Le génie de la tapisserie". Ses explications très claires illustrées par des diapositives apprenaient au public beaucoup de choses ignorées sur cet art éminemment français de la tapisserie. C'était un excellent prélude à l'exposition circulante de tapisseries qui devait avoir lieu l'année suivante.

Le 12 février 1948, l'invité des Amis du musée d'Allard était M. Jean Cassou, le distingué et spirituel directeur du Musée d'art moderne à Paris. La foule se pressait ce soir-là au Rex pour l'entendre traiter "L'esprit de la peinture française moderne". Ce fut un exposé magnifique au cours duquel les oeuvres les plus saisissantes de David, Ingres, Delacroix, Monet, Manet, Cézanne, Bracque, Matisse et Picasso furent projetées sur l'écran.

En conclusion, Jean Cassou salua "l'esprit français" que l'on retrouve à travers tous ces chefs-d'oeuvre et rendit hommage à "l'artiste français" dont la production s'accompagne toujours d'intelligence et qui sait "ce qu'il veut faire".

En janvier 1948, une intéressante conférence de M. Pierre Verlet sur "Le mobilier royal" complétait heureusement l'exposition "Six siècles de mobilier" qui eut lieu à l'orangerie du jardin d'Allard, le succès dont nous avons parlé. Cette conférence était, elle aussi, accompagnée de projections montrant les plus belles pièces des musées et des châteaux de France.

En juin de la même année, Mme Faure-Favier rendait hommage au grand poète trop tôt disparu : Guillaume Apollinaire... Conférence pleine de charme mélancolique comme un bouquet de souvenirs.

Le 22 décembre 1949, le R.P. Couturier entretenait les Montbrisonnais, ses compatriotes, des "Rapports entre l'église catholique et l'art moderne" pour en arriver à une conclusion assez amère : celle des belles occasions manquées par le clergé ces dernières années... Incompréhension... Ignorance... Méfiance...? Bref, un véritable "divorce" entre l'Eglise et l'art moderne.

Enfin le 9 février 1950, un autre savant religieux le R.P. O'reilly, connu pour ses travaux d'ethnographie, emmenait ses auditeurs dans les îles lointaines de l'Océanie et les mettait en contact avec une population primitive, mais cependant en cours d'évolution.

Toutes ces conférences intéressèrent vivement le public qui y vint très nombreux, avec, toutefois, un record d'assistance pour celle de Jean Cassou qui attira à Montbrison l'élite artistique de tout le département.

LES CONCERTS

Par trois fois vint à Montbrison le quatuor Lowenguth de renommée mondiale. La première fois ce fut le 22 décembre 1947. Les mélomanes qui assistèrent au concert se souviennent encore de l'émotion qui les étreignit ce soir-là, dans la salle du conseil général baignée d'une lumière très douce... Plus que des musiciens, la musique elle-même s'était révélée et imposée. Au cours des années suivantes, ces grands artistes mirent Montbrison sur leur parcours entre deux voyages en Amérique. Ce fut chaque fois un triomphe.

A deux mois de distance, les 23 février et 20 avril 1948, la société des Amis du musée d'Allard procurait aux auditeurs des émotions artistiques d'une aussi belle qualité par le concert du "Trio Moyse" composé d'excellents flûtistes et le récital de violoncelle de Maurice Maréchal.

Le 5 octobre 1950, le chanteur Gérard Souzay, à la voix rare et puissante qui faisait courir les foules de toutes les capitales, n'avait pas cru déchoir en répondant à l'invitation des Amis du musée de Montbrison et de leur président M. Jean Couturier... Il tint sous le charme les auditeurs subjugués.

Une fois de plus, cette jeune société avait tenu ses promesses. Elle avait réussi, en si peu de temps, le tour de force d'attirer dans une petite ville de province les plus grandes célébrités du monde des lettres et des arts... Qui s'en souvient encore ? Et serait prêt à recommencer !

Marguerite-V. Fournier

Dans l'article de Frédéric Brunet, *Le concert du 18 mars 1991*, page 23 du numéro 47 de *Village de Forez*, une ligne a été malencontreusement sautée. Il convenait donc de lire :

"le programme était constitué par des oeuvres déjà anciennes. Octandre date de 1923, le concerto de Webern a été composé en 1934, quant au Pierrot Lunaire, il date de 1912 !"

au lieu de :

"le programme était constitué par des oeuvres déjà anciennes. Octandre date de 1912 !"

Avec nos excuses.

LES FONDS ANCIENS DES BIBLIOTHEQUES

L'EXEMPLE DE LA BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE DE SAINT-ETIENNE

Je suis heureux de pouvoir présenter aux lecteurs de *Village de Forez* le fonds ancien de la bibliothèque municipale de St-Etienne. A travers cet exemple digne d'intérêt par lui-même, il s'agira de brosser un panorama des fonds anciens en général et plus largement d'aborder les questions posées par ce qu'il est convenu d'appeler la "conservation" du patrimoine écrit.

I - FONDS ANCIENS : UNE GEOMETRIE VARIABLE

Au point de vue chronologique :

Sont considérés comme anciens les ouvrages édités avant 1800, ou 1810, date de la mise en place de la Bibliographie impériale qui permettait de recenser plus précisément les parutions. Mais selon d'autres critères on donne la date de 1850 qui vit la généralisation de l'emploi du papier à base de pâte de bois ou encore celle de 1900 qui prend en compte la fragilisation rapide de ces papiers. A St-Etienne cette date a été retenue liant ainsi la réalité des fonds anciens et celle de la conservation.

En effet à partir de 1850 environ le papier n'est plus fait à base de chanvre ou de lin qui donnaient une cellulose très pure. L'encollage ne se fait plus avec de la gélatine ou de l'amidon. La demande de papier grandissant, on utilise le bois qui, traité mécaniquement, laisse subsister 50 % d'impuretés dans la pâte à papier. D'autre part, l'encollage se fait de plus en plus en milieu acide et pour améliorer les apparences de ce papier, des substances chlorées ou des azurants optiques sont introduits qui accélèrent le pourrissement du papier. Acide, il s'effrite, se casse.

Ainsi le patrimoine du XIXe siècle est-il menacé d'autodestruction, en particulier les périodiques qui sont si importants dans cette période. On comprend mieux ainsi pourquoi beaucoup de bibliothèques prennent le parti d'étendre la réalité des fonds anciens à l'ensemble du XIXe siècle dont la production devient rare et précieuse par le fait même.

Au point de vue typologique :

Les fonds anciens comprennent évidemment des écrits, manuscrits ou imprimés, livres, brochures, périodiques, affiches, placards divers, cartes, plans, estampes, mais aussi des photographies, des cartes postales, des sceaux, des médailles etc.

Celui de St-Etienne comprend 460 cotes de manuscrits de toutes les époques (du XIIIe siècles à nos jours), environ 40 000 imprimés, 1 500 estampes du XVIIIe et du XIXe siècle, une centaine de titres de périodiques du siècle dernier, un millier de cartes et plans, des affiches. Le XIXe siècle en fournit la masse la plus importante.

En effet les saisies révolutionnaires n'ont pas été très considérables car la ville n'avait ni collège, ni abbaye importante. D'autre part les fonds provenant de ces saisies ont subi bien des aléas dans une bibliothèque qui n'a trouvé son régime de croisière qu'à partir des années 1830-1840.

A partir de cette décennie en effet une lignée de diligents bibliothécaires - Jean-Antoine de la Tour-Varan de 1842 à 1864, Claude-Philippe Testenoire-Lafayette de 1874 à 1881, Jean-Baptiste Galley de 1881 à 1888, Jean Grivolat, conservateur du Musée mais aussi responsable de la Bibliothèque, Joseph Maissiat, Pierre Lévêque de 1906 à 1947 - vont engranger nombre de documents qui forment aujourd'hui le fonds ancien : fonds janséniste intégré vers 1868, recueils Courbon, fonds Chalayer dont une partie est acquise en 1889, legs Auguste Bernard. L'Etat de son côté, par l'entremise du ministère de l'instruction publique, opère d'importants dépôts de collections historiques, archéologiques.

En 1898, le classement systématique inspiré de Brunet est abandonné au profit du classement par formats encore en usage. Dans le même temps un catalogue classé par nom d'auteurs est rédigé qui sera continué jusqu'en 1948.

Au point de vue couverture territoriale :

En 1889 était fondée la salle forézienne. Ainsi était prise en compte une donnée essentielle des fonds anciens, leur aspect local. Il paraît assez naturel de sauvegarder les témoins du passé de la ville, de la province et même des provinces voisines. A la fin du XIXe, la notion de fonds local est conçue d'une manière large débordant sur l'Auvergne, la Bourgogne, le Dauphiné, le Velay, le Vivarais, ce qui n'est plus le cas maintenant. Les parutions concernant la ville et le département sont déjà assez nombreuses et il est inutile de doubler un travail réalisé par ailleurs.

II - FONDS ANCIENS : LES MANUSCRITS

Qui dit manuscrit pense au Moyen Age avec ses manuscrits prestigieux ou mystérieux, grimoires, enluminures etc. Au risque de décevoir, il faut avouer que les manuscrits anciens ne sont pas très nombreux à la bibliothèque municipale. On trouve cependant quelques belles pièces significatives comme le *Roman des sept sages de Rome* suivi du *Roman de Marc*, manuscrit français du XIIIe siècle (Ms 109) qui nous plonge dans l'univers chevaleresque, également des recueils de chartes du Forez (Ms 151-153), le livre des compositions du comté de Forez (Ms 16), deux missels, celui dit du Pape Clément VI, ancien moine de la Chaise-Dieu mort en 1352 (Ms 308) et celui à l'usage du collège des Cholets sur la montagne Sainte-Geneviève au XIVe siècle, un recueil de traités de Gerson, saint Augustin, Hugues de Saint-Victor réunis en un ouvrage et donnés en 1463 à l'abbaye de Cluny par Jean Symon, religieux de cet ordre (Ms 145).

Il existe aussi une vingtaine de copies de terriers (XVIIe-XVIIIe s.) concernant des propriétés ecclésiastiques ou laïques (château de Feugerolles, prieuré de Firminy, abbaye de Valbenoite, collégiale Notre-Dame d'Espérance de Montbrison). Le *Livre des plans et cartes adaptés qui constatent les mandement et directe de Saint-Priest* (1767-1773) mérite une mention spéciale. Outre sa taille imposante et son poids respectable il donne une bonne image de la ville de Saint-Etienne et de sa proche banlieue au XVIIIe s. (Ms 1-2).

Le XIXe s. nous a laissé d'importants travaux, recueils de testaments (originaux ou copies), actes de mariage, reconnaissances de dettes, déclarations de grossesse, généalogies, inventaires de titres et de mobiliers, extraits d'archives diverses comme celles du château de Bouthéon (1641) (Ms 172), passeports mais aussi notes de lectures, coupures de journaux, corrections d'épreuves.

On peut citer les notes du graveur Claude Pupil, témoin de la période révolutionnaire dans notre ville (Ms 310), celles de Denis Descreux pour ses *Biographies stéphanoises* (Ms 324), une copie de la correspondance de Jean Dupuis, explorateur du Tonkin vers 1880 (Ms 416-436), les recueils de chansons de l'ouvrier Jacques Vacher.

Il y a également des pièces relatives aux industries, à la mine, plusieurs copies des *Annales de la ville de Saint-Etienne* de Claude Beneyton, les travaux de J.C. Thiollière, ceux de J.B. Galley sur l'histoire de St-Etienne ou l'oeuvre de Claude Fauriel, le manuscrit autographe des *Gaîtés champêtres* de Jules Janin (Ms 240-241), des textes en patois local etc. Ce fonds ne cesse de grandir grâce à des achats ou des dons. Les premiers, qui sont les plus importants, ont porté récemment sur l'acquisition d'écrits jansénistes ou de la correspondance des célébrités locales (Jules Janin, Jules Massenet).

III - FONDS ANCIENS : LES IMPRIMES

La bibliothèque possède environ 40 000 volumes d'avant 1900 dont 7 incunables et 200 pièces du XVIIe s. Pour les XVIIe et XVIIIe s. des évaluations sont à notre disposition.

Le XVIIe s., peu représenté numériquement, comprend cependant un échantillonnage intéressant de la production de ce siècle, textes des classiques de l'Antiquité établis par des humanistes comme les oeuvres de Platon traduites par Marsile Ficin et revues sur le texte grec par Symon Granaüs, oeuvres de Ciceron, Aristote, Flavius Josèphe, Ausone etc., recueils de droits (Alessandro Tartagni d'Imola), une édition de *Cinquante-deux pseumes de David traduits en rithme française selon la vérité hébraïque* par Clément Marot (1546), des oeuvres de Papire Masson, du Verdier, Jean Papon, des ouvrages de médecine comme le *Scriinium medicine* de Jehan Divry (1519), des oeuvres de combat comme la *Probation des Saints Sacrements de l'Eglise Catholique et Romaine* de Léonard Janier, curé de Saint-Etienne (1566). Tous ces ouvrages appartiennent à la Réserve qui contient les pièces particulièrement rares et précieuses.

Le XVIIIe s. est mieux représenté. Il est composé pour moitié d'ouvrages religieux catholiques. Ensuite viennent le droit, l'histoire, la littérature, la médecine, l'art de la guerre, des récits de voyages. Parmi les ouvrages religieux on peut citer Richard Simon, un grand nom de la critique biblique, les Mauristes, et déjà des écrits jansénistes. Scarron, Voiture, *l'Astrée* sont là, ainsi que la *Gazette française* de Marcellin Allard (1605).

Plus de 3 000 titres composent le fonds du XVIIIe s. Le domaine religieux demeure important surtout sous son aspect janséniste. Ce fonds janséniste concerne assez peu notre région même s'il est l'héritage de prêtres et de laïcs qui continuèrent ce courant à St-Etienne dans la première moitié de XIXe s. Les ouvrages qu'il renferme concernent toute la France et surtout la région parisienne. On trouve des pièces curieuses comme des formulaires de messes en l'honneur du diacre Paris ou de la mère Angélique Arnauld considérés comme des saints. Dans le reste du fonds la littérature prend une place plus importante, il y a même un nombre non négligeable de petits mémoires érotiques, de recueils de vaudevilles, l'*Encyclopédie*. Les *Mémoires de l'Académie des sciences* sont là et bien entendu quelques beaux livres comme le *Temple des Muses* (1733) et les *Fables de La Fontaine* dans l'édition dite des Fermiers généraux (1755-1759) etc.

Si le XIXe s. nous laisse un papier généralement en mauvais état, il fournit un nombre considérable de beaux décors romantiques. La bibliothèque devenant une réalité, on tend vers l'encyclopédisme et les préoccupations locales sont honorées avec nombre d'ouvrages techniques sur la mine, la métallurgie, le textile, les armes, l'agriculture. L'Etat fournit de grands recueils de textes historiques. Le fonds local s'enrichit de brochures, opuscules sur les sujets les plus divers y compris la poésie, le domaine social, la chanson. L'histoire, le droit, la technique, l'art prennent le pas sur le domaine religieux.

Il ne faut certainement pas négliger l'apport des bibliothèques populaires qui, à partir de 1866, et en lien avec l'enseignement primaire, ont assuré une grande promotion de la lecture grâce à leur réseau urbain étendu (11 bibliothèques

ques en 1913). La Bibliothèque conserve des témoins significatifs de leurs fonds.

De la même façon nous savons que le XIXe s. a vu une floraison considérable de périodiques souvent éphémères et qui n'en sont que plus précieux. La Bibliothèque en possède 70 qui ont fait l'objet d'un microfilmage.

IV - FONDS ANCIENS : CARTES, PLANS, ESTAMPES, PHOTOGRAPHIES, CARTES POSTALES, AFFICHES

La bibliothèque possède des documents magnifiques en matière d'estampes avec l'oeuvre gravé de G. Piranesi (1720-1778) comme *Le antichitate romana*, les vues de Rome. Ces 807 estampes nous plongent dans la Rome du XVIIIe s., la Rome antique avec de curieuses réminiscences égyptiennes. Le Forez n'est pas oublié avec la *Galerie des Foréziens célèbres* - 561 estampes - constituée par Joseph Delaroa (1821-1890). Ces deux collections ont fait l'objet d'un microfilmage pris en charge par le ministère de la Culture.

Les cartes et plans sont au nombre d'un millier environ, surtout du XIXe s. Les pièces locales sont évidemment les plus originales, plans de concessions minières, tracés de chemins de fer, plans de St-Etienne ou de monuments. C'est de ces fonds qu'ont été extraits les documents qui ont assuré une bonne participation de la bibliothèque municipale à la récente exposition "Cartes et plans". Ce fonds a fait l'objet de travaux de restauration. Les photographies, les cartes postales sont en moins grand nombre et intéressent surtout la région. Quant aux affiches, les plus anciennes (époque révolutionnaire et XIXe s.) ont parfois été regroupées en recueils factices. On tend maintenant à les considérer en tant que telles. Récemment ont été acquises huit belles affiches d'oeuvres de Massenet (Thaïs - Werther - Roma - Don Quichotte etc).

V - FONDS ANCIENS : QUESTIONS

Au terme de ce développement je puis faire état de ceci :

- A propos de fonds anciens et de conservation, il convient d'avoir une approche globale, c'est-à-dire avoir le réflexe départemental, régional et se tenir au courant de ce qui se cherche, se réalise en particulier dans les grands établissements. Dans la Loire il existe un groupe de travail et, sur la région, l'Agence de Coopération Régionale pour la Documentation (ACORD) a une commission chargée du patrimoine.

Ces deux instances auxquelles participe la Bibliothèque avec ses homologues du département (Roanne, Montbrison, St-Chamond, la médiathèque départementale etc) ou de la région (Lyon, Grenoble, Valence, Chambéry, Privas, Bourg) et l'Ecole nationale supérieure des bibliothèques, sont des lieux d'échanges, de confrontations, de propositions car les questions ne manquent pas. En voici quelques-unes.

- Deux siècles après les saisies révolutionnaires, il y a toujours un problème de repérage des fonds. Qu'est-ce qui existe exactement ? Des fonds anciens dorment encore dans des greniers, de petits dépôts apparaissent, au détour d'enquêtes comme celle réalisée par la médiathèque départementale en 1989-1990.

- La sauvegarde physique des fonds est une question cruciale. C'est ainsi que la ville de St-Etienne a engagé un programme de protection de ses documents en péril (nettoyage - emboîtement sous matériau neutre - protection et nettoyage des cartes et estampes - programme de microfilmage des documents les plus rares

et les plus menacés, comme la presse du XIXe s. - restauration de manuscrits ou livres anciens présentant un intérêt particulier).

- L'antinomie conservation-consultation demeure. Ces fonds doivent être communiqués mais ils ne peuvent l'être que selon des conditions très particulières jugées parfois draconiennes. Mais est-il possible qu'il en soit autrement ? De plus en plus des produits de substitution comme les microfilms, microfiches sont proposés aux chercheurs intéressés avant tout par le contenu des documents. D'autre part les bibliothèques seront amenées de plus en plus à fournir des instruments de travail précis (catalogues) pour faciliter la recherche. L'informatisation des catalogues est une voie précieuse en ce sens.

- S'en tenir au contenu intellectuel des ouvrages est une tâche nécessaire mais insuffisante pour éviter que ce patrimoine ne soit plus ou moins oublié. Depuis plusieurs années les pistes suivantes sont explorées : les techniques de fabrication de l'objet livre (papiers - impressions - reliures - diffusion) ; le livre en tant qu'objet d'art ; l'histoire des fonds reflet des préoccupations d'une société donnée ; l'immense patrimoine des illustrations contenues dans les livres anciens qui peut être utilisé. Ces ouvrages sont la mémoire d'une ville, d'une région mais l'écart se creuse entre les cultures véhiculées par ces ouvrages et le public actuel. On passe de l'étrange à l'étranger. On passe du respect, de la considération pour ces cultures, à une distanciation grandissante. Il paraît capital cependant de pouvoir toujours communiquer avec ces témoins du passé au même titre que nous sommes amenés à communiquer avec des contemporains très différents de nous.

- Enfin des fonds anciens sont en cours de constitution puisque le neuf devient irrémédiablement de l'ancien. Mais que faut-il garder ? Que faut-il détruire ? N'allons-nous pas être envahis par le papier, par les objets ? De l'engouement actuel pour la conservation des "antiquités" jusqu'à l'élimination des déchets - en bibliothèque on parle de "pilon", c'est tout un mouvement soucieux de maintenir le passé à flot dans le présent pour le futur. Quoi qu'il en soit, la prise en compte de ces questions est une réalité à la Bibliothèque et cela de plusieurs manières : souci de couvrir le plus possible les parutions concernant la ville, le département, souci de compléter les collections des fonds existants (fonds janséniste, oeuvres de J. Janin, J. Massenet etc), souci de conserver des documents de grand intérêt dont l'usage intensif signe souvent l'arrêt de mort. C'est ainsi que se constitue actuellement un fonds de référence pour la littérature de jeunesse. Enfin la bibliothèque de Tarentaize actuellement en construction donnera, entre autres atouts, toute sa place au patrimoine écrit ancien et cela de plusieurs manières : espace, sécurité, conditions idéales de conservation dans les magasins, salle de travail adéquate, lieux d'exposition, instruments de recherche, catalogues informatisés, mise en place progressive de la réalité de réseau au plan local, régional, national. L'ancien ne cesse pas d'appartenir à la contemporanéité et c'est très bien ainsi.

Jean-Guy Girardet

(bibliothèque municipale de St-Etienne)

Quelques chiffres :

- Communication des documents de la Réserve (manuscrits et imprimés) :
 - 1980 : 47 communications
 - 1990 : 170 communications
- Demandes de recherches : 50 par an.
- Communication de documents foréziens de toutes époques à la section Etudes, 2ème rang, après la littérature.
- Documents anciens microfilmés : 430 bobines.

LE PLAFOND PEINT DE L'ANCIEN HOTEL DE TURGE

(actuelle Institution de la Madeleine)

A MONTBRISON

Le 30 novembre 1990, après l'assemblée trimestrielle de la Diana, une vingtaine de dianistes se sont rendus à l'Institution Notre-Dame de la Madeleine, située rue Puy-de-la-Bâtie, et ont été reçus par Mademoiselle Bouteille, professeur d'histoire dans cet établissement. La salle du C.D.I. (Centre de Documentation et d'Information) est en effet installée dans le salon de l'ancien hôtel particulier de la famille de Turge¹ et possède un intéressant plafond peint, à thème politique, qui peut être daté de 1815 ou des années suivantes. L'existence de ces peintures nous a été signalée par Joseph Barou, dont l'attention avait été attirée par M. Pissochet, directeur de la Madeleine. Que tous trouvent ici nos remerciements.

Cette grande salle est encadrée de colonnes à chapiteaux ; les murs sont séparés du plafond par une corniche décorée de plusieurs rangs de motifs ornementaux. Le plafond a été peint vers 1815 et évoque l'octroi par le roi Louis XVIII de la charte constitutionnelle. Nous ne connaissons malheureusement pas l'auteur de ces peintures.

L'exécution de ces peintures a été commandée par Jean Claude de Turge, conseiller de préfecture, qui était propriétaire de cet hôtel particulier dont les bâtiments sont aujourd'hui intégrés à ceux du collège de la Madeleine.

JEAN CLAUDE DE TURGE

A Montbrison, Jean Claude de Turge était ce qu'il est convenu d'appeler un notable : conseiller de préfecture depuis 1812, il jouait, auprès du préfet, un rôle important² et, sur le plan social, était "en rapport avec les familles les plus marquantes des arrondissements de Roanne et de Montbrison"³.

Jean Claude François de Turge⁴ était né à Roanne le 20 juillet 1766, et était le fils de François Turge, "homme de loi", et de Françoise Rostaing ; avocat à Roanne avant 1789, Jean Claude de Turge devint, pendant la Révolution, administrateur départemental et, en 1793, fut emprisonné, sur ordre de Javogues, avec les autres membres du comité exécutif. Libéré après la Terreur, il reprit son métier d'avocat et s'occupait de gérer ses propriétés (en 1791, il avait acquis, à Mably, des biens nationaux pour le prix de 10 700 livres).

1. Communication de M. Francisque Ferret, vice-président de la Diana.

2. Cf. Notice biographique dans *Grands Notables du Premier Empire*, tome 16 : *Loire et Saône-et-Loire* par L.J. Kilbourne (Paris, C.N.R.S., 1987).

3. Rapport préfectoral cité par L.J. Kilbourne, op. cit., p. 58.

4. A l'état civil, le nom patronymique de la famille est Turge ; la particule n'apparaît qu'après 1815...



Le 5 vendémiaire an V, il épousa, à Montbrison, Marguerite Françoise Mey de Chales, fille de Pierre Alexis François Mey de Chales, mort victime de la Terreur à Lyon en 1793, et qui exerçait sous l'Ancien Régime les fonctions d'élu en l'élection de Montbrison et d'échevin de cette ville. La mère de la mariée était une Grailhe de Montaima, autre bonne famille forézienne. Beau mariage, et qui ancrerait Jean Claude de Turge à Montbrison où il s'installa. Rallié à l'Empire, il devint suppléant au tribunal civil et, surtout, membre du conseil général de la Loire. En 1810, le préfet le décrit comme attaché aux principes et aux acquis de la Révolution et plein de zèle dans l'exercice de ses responsabilités ; sa fortune était alors évaluée à 200 000 francs et, en 1812, il figurait parmi les six cents contribuables les plus imposés du département.

En 1812, Jean Claude de Turge devint conseiller de préfecture. Comme beaucoup de fonctionnaires, il se rallia à la monarchie restaurée en 1814, puis rétablie une seconde fois en 1815, après l'intermède des Cent-Jours. La Restauration le laissa en place et même le promut au rang de secrétaire général de la préfecture ; il fut fait chevalier de la Légion d'Honneur.

Jean Claude de Turge apparaît donc comme le type même de ces hommes qui, dans une période particulièrement troublée, ont servi tous les régimes ; fraîchement royaliste en 1814-1815, il en manifeste d'autant plus de zèle : ainsi s'explique-t-on mieux le plafond peint à la gloire du nouveau régime !

LE PLAFOND DE LA MADELEINE

Les peintures du plafond de la Madeleine évoquent la charte constitutionnelle de 1814-1815⁵ et la lignée des rois de France dont huit portraits rappellent la gloire et les mérites : Louis XVIII était leur héritier et le nouveau régime qu'il venait de fonder était ainsi rattaché à l'antique monarchie.

Au centre, un grand tableau, encadré dans un ovale, représente la France, personnifiée par une femme, installée sur une nuée et qui inscrit sur un grand livre, tenu par un angelot, un nouveau chapitre de son histoire. Un autre ange lui tend le texte de la "Charte Constitutionnelle" accordée par "Louis XVIII, roi de France" (ces termes apparaissent nettement). La France a la tête tournée de façon à lire le texte de la charte qu'elle s'apprête à recopier avec une plume d'oie mais, malheureusement, une partie du visage dont la peinture s'est écaillée, a disparu. Les gris et les bleus dominant, le style et la facture sont très classiques ; l'ensemble a de l'allure mais reste assez froid et conventionnel.

Autour de cette composition, s'ordonnent les portraits, exécutés en trompe-l'oeil et dans des teintes ocres, de huit rois de France ; le choix de ces souverains est en lui-même intéressant : un carolingien, l'empereur Charlemagne ; sept capétiens dont le fondateur de la dynastie et, parmi eux, deux "capétiens directs", deux Valois et deux Bourbons. Le nom de chacun d'entre eux est indiqué mais chaque portrait est accompagné d'un attribut qui complète l'identification et rappelle les titres de gloire du souverain⁶.

5. La charte fut "octroyée" par le roi le 4 juin 1814 et remise en vigueur, après les Cent-Jours, en 1815 ; elle créait une monarchie constitutionnelle avec un pouvoir législatif confié à deux chambres : la chambre des députés, élue au suffrage censitaire et la chambre des pairs dont les membres étaient désignés par le roi et dont la fonction devenait ensuite héréditaire.

6. Un absent dans cette galerie de portraits royaux : Louis XVI, le "roi martyr" dont la municipalité de Montbrison, présidée par le vicomte de Meaux, avait donné le nom à une partie de la rue Tupinerie. S'agissait-il d'une histoire trop



Les quatre grands médaillons :

- Charlemagne, "l'empereur à la barbe fleurie", a la tête coiffée de la couronne impériale, elle-même surmontée du globe terrestre et de la croix ; ses attributs sont un glaive autour duquel s'enroule une ceinture : le glaive, symbole de force et symbole des conquêtes réalisées par l'épée ; la ceinture, symbole d'hérédité : l'empire carolingien se voulait l'héritier de l'empire de Rome...

- Louis IX (saint Louis) est vêtu d'une tunique et est le seul à ne pas porter de couronne. Ses longs cheveux tombent sur ses épaules : c'est la simplicité qui convient à un saint. Son portrait est accompagné de la couronne d'épines du Christ ; on sait, en effet, qu'il la rapporta de Terre Sainte, lors de son retour de la 7ème croisade, en 1252, et qu'il fit édifier, à Paris, la Sainte-Chapelle pour y accueillir cette insigne relique.

- Le portrait d'Henri IV est assez ressemblant, avec sa barbe et le nez busqué des Bourbons. Les lauriers qui couvrent sa tête rappellent sans doute ses qualités guerrières et son courage. Il a comme attribut une branche d'olivier : symbole de la paix rétablie après les guerres de religion et de la prospérité retrouvée du royaume. N'oublions pas qu'Henri IV est l'un des rois les plus populaires de notre histoire, et pas seulement parmi les partisans de la monarchie.

- Louis XIV : là aussi le portrait est assez ressemblant ; le profil est nettement "bourbonien" et le roi a la tête couverte d'une perruque. Comme son grand-père Henri IV, il a comme attribut une branche d'olivier.

Quatre médaillons plus petits nous donnent les portraits de :

- Hugues Capet : le fondateur de la dynastie a une couronne royale "ouverte" et comme attribut une branche avec trois fleurs de lys : symbole de pureté, mais aussi, bien sûr, rappel des armes de la famille capétienne ; le peintre a cependant commis ici un anachronisme puisque le lys n'apparaît, pour la première fois dans l'iconographie capétienne, que sur le sceptre de Robert le Pieux⁸.

- Charles V : pour avoir rétabli la situation du royaume dans la difficile période de la guerre de Cent-Ans, il mérita le surnom de Charles V le Sage. Son portrait est accompagné d'une chouette, symbole de la sagesse ; la chouette est, en effet, l'oiseau consacré à Athéna, déesse guerrière mais aussi divinité pacifique qui symbolise l'influence de la raison et de l'esprit. N'oublions pas que les hommes de la première moitié du XIXème siècle sont profondément imprégnés de culture classique...

- Louis XII, le "père du peuple": ce titre lui fut décerné par l'assemblée des notables, réunie à Tours en 1506, et témoigne de la popularité du roi ; celle-ci résultait essentiellement de la paix intérieure et de la prospé-

proche ? N'était-il pas difficile de rappeler le souvenir de Louis XVI chez quelqu'un qui avait servi la République et l'empereur ?..

7. Communication de M. Noël Gardon.

8. Jean-Marie Thiébaud : *Les fleurs de lis* in *Généalogie-Magazine*, n° 87 et n° 88 (1990).



rité du royaume, symbolisées ici par une branche d'olivier et quelques épis de blé.

- François Ier : le portrait, là encore, est assez ressemblant (peut-être inspiré du tableau de Clouet ?), avec costume d'époque et la tête couverte, non de la couronne royale, mais d'une sorte de toque avec un plumet rabattu sur le côté. L'attribut royal est ici une étoile à cinq branches ; nous n'avons pas trouvé d'explication complètement satisfaisante. Une hypothèse : selon Pythagore, l'étoile à cinq branches est un symbole de perfection, ce qui devait être familier aux humanistes du XVIème siècle...

A Montbrison, le portrait de François Ier s'imposait : il avait rattaché le comté de Forez au royaume de France et était venu en prendre personnellement possession en 1536.

UN SALON ARISTOCRATIQUE DE MONTRBRISON

Pensons que, pendant vingt ans, ce salon a été l'un des plus fréquentés de l'aristocratie royaliste de Montbrison : sous les portraits des rois de France, M. et Mme de Turge, entourés de leurs trois enfants, accueillaient leurs visiteurs : les Gémier des Périchons, Chirat de Montrouge, Portier, Levet, Simon de Quirielle, Grailhe de Montaima, tous cités comme témoins lors des actes de naissance ou de mariage de la famille de Turge. La fille aînée épousa, en 1821, Pierre de Saint-Pulgent⁹ ; un des fils, devenu avocat au barreau de Montbrison, se maria avec une Le Forestier de Villeneuve.

Jean Claude et Marguerite de Turge moururent la même année, en 1835, âgés respectivement de 69 et 60 ans. Avec eux disparaissait une génération qui avait connu à la fois l'Ancien Régime, la Révolution, l'Empire, la Restauration et même la monarchie de Juillet. La décoration de leur salon affirmait de façon éclatante et publique leurs opinions : Marguerite de Turge était la fille d'une victime de la Révolution ; quant à Jean Claude de Turge, il avait, nous l'avons dit, d'autant plus besoin de montrer son attachement aux Bourbons qu'il avait auparavant servi tous les régimes...

UN TEMOIGNAGE ETONNANT

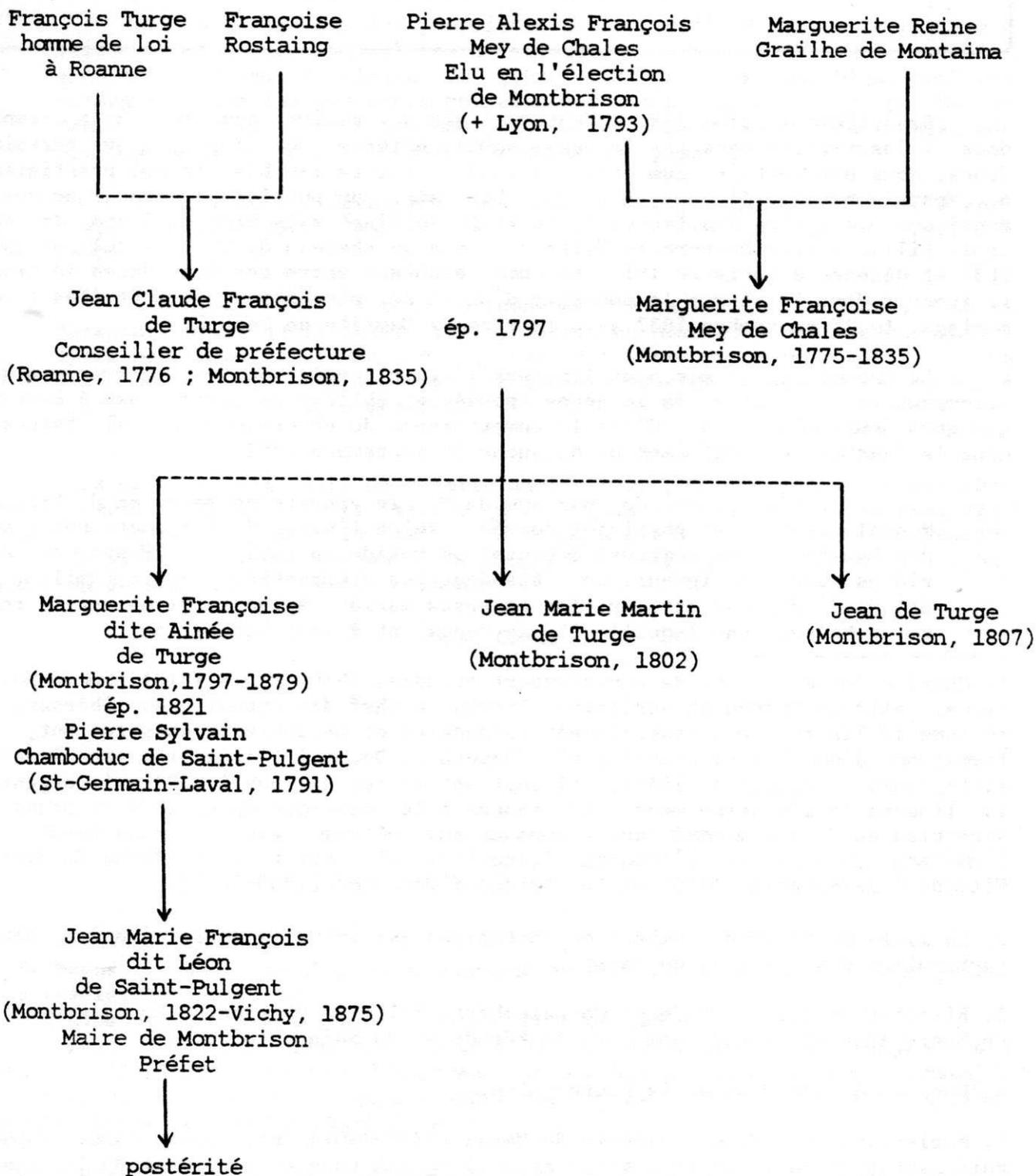
Ce plafond peint, qui abrite aujourd'hui les travaux de jeunes scolaires qui n'ont qu'à lever la tête pour évoquer une tranche de leur histoire, reste un témoignage étonnant, car il est assez stupéfiant, pour nos mentalités, de voir ainsi proclamées les opinions politiques d'un maître de maison dans sa demeure *privée*. C'est, en tout cas, un *lieu de mémoire* qui est trop peu connu des Montbrisonnais et qui correspond bien à l'histoire d'une ville, longtemps caractérisée par son attachement à la monarchie capétienne.

Claude Latta

9. Leur fils, Léon de Saint-Pulgent (1822-1875) fut maire de Montbrison puis successivement préfet de l'Ain, de la Dordogne et de la Seine-et-Marne.



LA FAMILLE DE TURGE



Journée "Portes ouvertes" au château...

LE RETOUR A ECOTAY, APRES LEUR MARIAGE,
DU VICOMTE ET DE LA VICOMTESSE DE MEAUX (1858)

Dans l'étroit cimetière d'Ecotay il est une pierre tombale toute simple dont l'inscription usée par le temps semble effacée. Or il arrive que certains jours, sous une certaine lumière, s'y révèle, encore lisible, le nom prestigieux de Montalembert¹. Il ne s'agit pas, bien sûr, du publiciste catholique qui a donné son nom à l'un des lycées de la ville voisine² mais bien de l'une de ses trois filles : Elizabeth-Marie Hiltrude³, née au château de Villersexel⁴ en juin 1837 et décédée à Paris en 1915. Et comme enchâssé entre ces deux dates se trouve inscrit dans la pierre le souvenir d'un de ses plus beaux jours étoilés : son mariage, le 17 septembre 1837 avec le vicomte Camille de Meaux⁵.

Le hasard nous a mis sous les yeux l'article relatant les cérémonies qui accompagnèrent l'arrivée de la jeune épouse au château de Quérézieux, à Ecotay, quelques jours plus tard. C'est le compte-rendu du chroniqueur Michel Bernard, dans le *Journal de Montbrison* du dimanche 26 septembre 1858 :

"A l'occasion du mariage de M. le vicomte de Meaux et de Mlle de Montalembert, une cavalcade formée, selon l'usage de nos montagnes, par des habitants des communes d'Ecotay où réside la famille de Meaux, de Verrières, Bard, Lézigneux, où s'étendent les propriétés de cette famille, a été jeudi dernier attendre les nouveaux mariés, à leur arrivée sur la route de Moingt, par laquelle ils se rendaient à leur habitation.

1. Charles Forbes, comte de Montalembert (Londres 1810, Paris 1870), homme politique, pair de France et écrivain. Devenu le chef des catholiques libéraux, il réclame la liberté de l'enseignement secondaire et préconise, dans ce but, la formation d'un "parti catholique". Député du Doubs à l'Assemblée constituante (1848) puis législative (1849), il soutient la loi Falloux (1850) qui organise la liberté de l'enseignement. Il renonce à la politique après 1857 et prend la direction du *Correspondant* pour s'opposer aux ultramontains intransigeants de l'*Univers*. Membre de l'Académie Française, il a écrit une *Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie* (1836) et les *Moines d'Occident* (1860-1877).

2. Le lycée privé Montalembert de Montbrison est installé dans l'ancien hôtel particulier des vicomtes de Meaux.

3. Elizabeth Marie Hiltrude de Montalembert, fille de Charles de Montalembert et de Marie Anne Henriette, comtesse de Mérode et du Saint Empire.

4. Dans le département de la Haute-Saône.

5. Marie-Camille-Alfred, vicomte de Meaux (1830-1907) fut, plus tard, député puis sénateur de la Loire, ministre de l'Agriculture et président de la Diana. Le mariage de Camille de Meaux et d'Elizabeth de Montalembert fut béni par le R.P. Lacordaire, ami de Montalembert et restaurateur en France de l'ordre des Dominicains.

Plus de 200 cavaliers parés de rubans composaient le cortège au milieu duquel était la voiture du jeune couple, avec des guidons portant les écussons des deux familles nouvellement alliées⁶.

Le défilé, qui s'est opéré avec ordre et convenance par la route de Moingt et le pittoresque chemin du château au milieu des bois, offrait un fort beau coup d'oeil. Un grand nombre de personnes était venu de Montbrison pour voir cette réception.

A l'arrivée sur les propriétés de la famille de Meaux le cortège a fait une halte dans laquelle on a retrouvé les soins qui décelaient une initiative d'amitié pleine de goût. Des paroles sympathiques ont été échangées entre les personnes qui représentaient les habitants et M. de Meaux, qui a répondu en son nom et pour sa jeune et gracieuse épouse. Les nouveaux mariés ont été l'objet des *vivat* les plus affectueux.

Au château les cavaliers et un grand nombre d'habitants ont été cordialement reçus par l'heureuse famille, et une fête vraiment patriarcale a rempli la soirée.

L'honneur rendu en cette circonstance à la famille de Meaux, dans le caractère privé qu'il devait avoir, était un hommage à une vie honorable, à des habitudes de bienfaisance qu'on peut citer en exemple ; il a dû être pour cette famille une précieuse preuve de la considération et de l'attachement qu'elle a mérités."

Sans doute faut-il voir dans cette anecdote au parfum suranné l'attachement du "petit peuple" à cette famille qu'il estime et vénère, attachement renforcé par les malheurs dont la famille de Meaux a été victime sous la Révolution. En effet, quelques soixante ans plus tôt, Javogues avait envoyé à l'échafaud l'un de ses plus illustres membres⁷.

Jean Chèze

6. De Meaux : D'azur, au chevron accompagné en chef de deux étoiles et en pointe d'un trèfle, le tout d'or.

Montalembert : D'argent, à une croix ancrée de sable.

On peut voir les deux blasons accolés sur les vitraux de la "chapelle des morts" de l'église Notre-Dame d'Espérance de Montbrison (la première chapelle latérale, à droite de l'église) ainsi que sur le vitrail de la Résurrection, dans le chœur de l'église St-Pierre.

7. Durand-Antoine de Meaux, ancien lieutenant général du Bailliage de Montbrison, arrêté devant son hôtel particulier (actuel lycée Montalembert), condamné à mort et exécuté le 28 décembre 1793.

BIBLIOGRAPHIE FOREZIEENNE

- *Le Forez de Marguerite Gonon* (Lyon, Patrimoine Rhônealpin, 1990), 32 p.

Ce guide nous propose, en 32 pages illustrées de belles photographies, une visite du Forez. Son titre est personnalisé et c'est justice car, en le lisant, on y retrouve le style et même la voix de Marguerite Gonon. Citons le début :

"Comment dites-vous ? Le Forèze ? - Non, Monsieur, le Forez, comme vous prononcez le nez. C'est cette province, dont le nom vient de Feurs, sa capitale gallo-romaine, qui constitue depuis la Révolution française le département de la Loire. - J'y suis ! Saint-Etienne, son stade ; la plaine et les courses hippiques ; le Roannais et sa bonneterie. Mais êtes vous sûr que le Forez possède un patrimoine avouable ?

Si nous avons un patrimoine ! Suivez seulement nos routes et nos chemins verts !"

Et Marguerite Gonon nous entraîne à sa suite dans une promenade à travers le Forez, ses villes, ses monuments, ses musées et ses paysages, avec une sûre érudition qu'elle sait rendre accessible à tous.

- Philippe Pouzols : *Les familles nobles du Forez d'Edouard Perroy, table alphabétique* (Montbrison, La Diana, 1991), 83 p.

Cet index des noms de famille et des noms propres, qui manquait à l'ouvrage d'Edouard Perroy, et dont la réalisation est le résultat d'un travail minutieux, rendra désormais de grands services aux chercheurs.

- *Chroniques historiques d'Ambert et de son arrondissement*, bulletin annuel du groupe de recherches archéologiques du Livradois-Forez, 1991 (commande et abonnement : M. Jean Terme, 38, avenue du 8 mai, 63600 Ambert).

Nos voisins et amis d'Ambert sont fort actifs et multiplient recherches archéologiques et publications historiques ; signalons l'intérêt de la récente livraison de leur revue (122 pages, grand format), avec de nombreux articles sur Ambert et ses environs. Quel Forézien n'a pas quelques attaches sur l'autre versant de la montagne ?

- Jean Pralong : *Saint-Etienne, histoire de ses luttes économiques, politiques et sociales*, tome II, (Saint-Etienne, chez l'auteur, 1990).

Jean Pralong, ancien dirigeant de la C.F.D.T. de la Loire, a passé une quinzaine d'années à rassembler les documents qui lui ont permis de rédiger cette intéressante synthèse sur les luttes politiques et sociales dans notre région. Le tome II traite de la période 1815-1870. Il renouvelle l'ouvrage de Pétrus Faure et concerne une période passionnante (la Seconde République, la Commune de Saint-Etienne en 1870, etc).

- Claude Mont-Seve : *Sénateurs de la Loire, d'hier et...d'aujourd'hui*, Saint-Etienne, 1990. 644 p.

Claude Mont-Seve a soutenu en 1976 une thèse consacrée aux élections sénatoriales dans le département de la Loire ; elle en a augmenté le texte d'un supplément consacré à l'élection - particulièrement mouvementée - de 1983 et même à l'élection partielle de 1988. C'est une étude qui manquait et qui a l'avantage de nous faire découvrir pendant un siècle (1875-1975) l'évolution politique de la Loire à partir d'un point de vue inhabituel, celui des élections sénatoriales, injustement négligées des politologues. Rappelons que plusieurs sénateurs de la Loire appartinrent aux gouvernements de la République : citons, entre autres, Camille de Meaux, Waldeck-Rousseau, Pierre Robert (qui dirigeait à Montbrison le journal *Le Montbrisonnais*) mais aussi Antoine Pinay et Michel Du-

rafour... Un ouvrage bien informé (l'auteur a utilisé beaucoup d'archives inédites mais aussi les souvenirs de son père le sénateur Claude Mont qui siège au palais du Luxembourg depuis 1955). Cet ouvrage, agréable à lire, servira désormais de référence.

- Henri Bedoin : *Mélanges Foréziens* (Feurs, ed. Claude Bussy, 1991).

Henri Bedoin, membre de la Diana, nous donne ici une série d'études bien enlevées qui évoquent le pays de Lignon : de Saint-Porchaire à Montverdun jusqu'aux affrontements religieux dans la région de Boën pendant la Révolution, en passant par l'évocation du guerrier gaulois de Marcilly - dont l'épée est au musée de la Diana - ou par celle de la foire de la Bouteresse...

- *Mercur*, n° 1 et 2. Le club de réflexion en économie et gestion du lycée de Beauregard (Montbrison), fondé et animé par Pierre et Martine Rousseau, professeurs d'économie, publie un journal, rédigé par les enseignants et les élèves, bien présenté et dont l'intérêt dépasse largement celui d'un établissement scolaire. Signalons, en particulier la rubrique consacrée aux entreprises montbrisonnaises qui a déjà présenté la *Clecim*, la *Snep* et *Maco-Meudon* (n° 1) ainsi que *Technimodern Automation* et les *AMM* (n° 2).

- Groupe naturaliste de Montbrison : *Sentier Nature Mont Semiol*, Montbrison, 1991, 36 p. Le mont Semiol (1021 m.) est un belvédère naturel situé au-dessus de Chatelneuf. Le groupe naturaliste de Montbrison, animé par Justin Galtier et Gérard Maret, a aménagé un sentier-nature balisé qui est une invitation à la découverte. Il vient de compléter cette réalisation par l'édition d'une brochure, bien présentée, qui est le résultat d'un travail d'équipe et qui permet de découvrir avec plus de profit la faune et la flore de ce secteur des Monts du Forez.

- *Jarnicoton*. L'Association des Amis de Néronde, fondée en 1987 et animée par René Berchoux, publie un journal qui arrive à son n° 25. Saluons ce confrère qui publie enquêtes et articles d'histoire et d'ethnologie rurale. Les n°24 et 25 évoquent le travail et la vie quotidienne des "tisseurs" à domicile dans les monts du matin ("Les canuts de Bussièrès...et d'ailleurs").

- *Histoire de Lyon* (Le Coteau, Editions Horvath, 1990). Tome I : *Antiquité et Moyen Age* s.d. d'André Pelletier et de Jacques Rossiaud. Tome II : *Du XVIème siècle à nos jours* s.d. de Françoise Bayard et de Pierre Cayez.

Nous avons souvent signalé ici des livres consacrés à Lyon tant l'histoire de notre province est liée à celle de la métropole rhodanienne. La récente publication, par une équipe de spécialistes, d'une nouvelle synthèse historique qui tient compte des acquis de la recherche des vingt dernières années, est surtout destinée aux Lyonnais mais sera aussi très utile aux amateurs d'histoire forézienne.

- Robert Herrick : *Hespérides* (Paris, ed. de La Différence, 1990).

On pourrait s'étonner de voir figurer ces poèmes de Robert Herrick (1591-1674) dans notre Bibliographie Forézienne. Les *Hespérides* de ce "poète cavalier", fidèle au roi contre Cromwell, authentique baroque, subtilement érotique, est traduit et présenté par Gérard Gacon, professeur à l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne et qui est aussi...l'adjoint au maire de Précieux où il réside. C'est un témoignage supplémentaire de la vitalité et du rayonnement de l'Université Forézienne. Et c'est aussi, à travers la traduction de Gérard Gacon, la découverte d'un grand poète anglais qui nous fait parfois penser à Ronsard.

Claude Latta

Nouvelles publications :

EN SOUSCRIPTION . . .

LA REVOLUTION DE 1848 DANS LE MONTRISONNAIS par Claude LATTA.

La révolution de 1848 est un épisode souvent méconnu de notre histoire : nous avons parfois oublié que nous devons aux hommes de 48 le suffrage universel, l'abolition de l'esclavage dans les colonies, l'abolition de la peine de mort en matière politique et la proclamation du droit au travail.

Comment la révolution de 1848 a-t-elle été vécue à Montbrison et dans la région ? Cette étude, écrite d'après des sources d'archives, présente d'abord la situation politique à Montbrison à la veille de la révolution de Février, puis fait le point d'une situation économique et sociale difficile.

D'abord surpris par les nouvelles qui arrivent de Paris, les Montbrisonnais participent ensuite au grand élan généreux qui soulève le pays dans sa volonté de "changer la vie". Martin Bernard et Eugène Baune, enfants du pays, devenus commissaires du gouvernement à Lyon et à Saint-Etienne, puis élus représentants du peuple à l'Assemblée constituante, sont accueillis en héros dans leur ville natale. Les Montbrisonnais font l'apprentissage de la démocratie et votent pour la première fois au suffrage universel. Viendront ensuite les difficultés, les tensions, les désillusions, le coup d'Etat du 2 décembre 1851 et l'emprisonnement des républicains dans les prisons de Montbrison : la fin de l'Utopie, mais aussi son avenir, nécessaire à la résurrection de la République en 1870...

Histoire locale et histoire nationale se mêlent constamment dans cette étude minutieuse, documentée et vivante. Une période passionnante.

Ce numéro spécial de *Village de Forez* a 28 pages et est accompagné de plusieurs illustrations. Il est vendu au prix de 15,00 F (plus frais d'envoi éventuels).

LA PAROISSE ET L'EGLISE SAINT-PIERRE DE MONTRISON par Joseph BAROU, préface de Francisque FERRET, vice-président de la Diana.

Cette histoire de St-Pierre se présente sous la forme d'une chronique rappelant la vie de l'ancienne paroisse, la création de St-Pierre-la-Madeleine après la Révolution, la construction de la nouvelle église, les figures de quelques-uns de ses prêtres... Les sources sont, le plus souvent, les archives de la Diana.

Parfois injustement méprisée parce qu'elle date seulement du siècle dernier, l'actuelle église St-Pierre n'est pas, sur le plan architectural, sans mérite. Il s'y rattache surtout maints souvenirs du XIXe siècle finissant, époque où la paroisse passait pour une "bonbonnière"...

St-Pierre, devenu depuis la Révolution St-Pierre-la-Madeleine, est aujourd'hui la dernière paroisse de la ville qui nous rattache aux communautés chrétiennes du Moyen Age...

L'auteur de la préface, Francisque Ferret, vice-président de la Diana, est l'auteur de nombreux articles concernant les vieux quartiers de Montbrison.

Ce numéro spécial de *Village de Forez* a 58 pages et est accompagné d'illustrations et de documents. Il est vendu au prix de 30,00 F (plus frais d'envoi éventuels).